

Coups d'oeil

Numéro 170, mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49950ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1994). Compte rendu de [Coups d'oeil]. *Séquences*, (170), 47–48.



Madeleine Stowe
dans **Blink**

Milchan — États-Unis — 1993 — 111 minutes
— **Dist.**: MGM.

Blink

S'il ne s'agissait que d'une histoire de névrosé qui s'attaque à des femmes aveugles et sans défense, on pouvait laisser passer, parce qu'après tout, il y avait eu **Wait Until Dark** (avec Audrey Hepburn) et plus récemment **Jennifer Eight** (avec Uma Thurman). Cependant, **Blink** présentait une variante. L'aveugle en question l'a été accidentellement (lorsqu'elle était enfant, lors d'une violente altercation avec sa mère) et on vient de lui greffer de nouveaux yeux, opération délicate qui va lui permettre pour un temps de voir, mais de façon souvent imprécise. De plus, elle souffrira de «vision rétroactive», c'est-à-dire que lorsqu'elle verra quelque chose, son cerveau pourrait n'enregistrer les images qu'un jour plus tard. (Félicitons en passant le chef opérateur, Dante Spinotti, qui a conçu des lentilles et des filtres spéciaux pour sa caméra lui permettant ainsi de produire divers degrés de distorsion).

Cependant, malgré la présence intelligente (et très exquise) de Madeleine Stowe (**Short Cuts**) en femme indépendante et bien dans sa peau (elle est violoniste dans un groupe musical qui joue dans les cabarets), **Blink** ne répond pas quand on l'appelle. Le scénario comporte un grand nombre de répliques bancales et de gros morceaux de conversation ne passent pas. On aurait voulu aussi que l'histoire d'amour ne passe pas non plus, mais on nous la sert quand même, sans apéritif ni amuse-gueule, à peine réchauffée, pour répondre au besoin du spectateur affamé de happy ends.

Maurice Elia

BLINK (Les Yeux de braise) — **Réal.**: Michaël Apted — **Scén.**: Dana Stevens — **Int.**:

Madeleine Stowe, Aidan Quinn, James Remar, Peter Friedman, Bruce A. Young, Laurie Metcalf — États-Unis — 1994 — 106 minutes — **Dist.**: Alliance/Vivafilm.

Ordinary Magic

Il y a de ces films qui, malgré les nombreuses maladresses du scénario qu'ils recèlent, réussissent tout de même à gagner notre sympathie. **Ordinary Magic** entre d'emblée dans cette catégorie. Bien qu'il ne passera sans doute jamais à l'histoire de la cinématographie canadienne, le film de Giles Walker est honnête et a le mérite de s'adresser et de plaire aux publics de tout âge.

Il y avait pourtant dans ce film de nombreux tics qui auraient pu susciter les plus sévères réserves et pourtant, grâce à son humour charmant et à une direction d'acteurs fort convenable, **Ordinary Magic** évite la déconfiture et constitue même un agréable divertissement. La principale faiblesse du film réside dans l'utilisation peu inspirée des flashbacks qui, en plus d'être présentés de manière hyperconventionnelle, reviennent à répétition pour évoquer les souvenirs du jeune Jeffrey élevé en Inde par son père. Cette touche d'exotisme n'est cependant qu'un simple prétexte à une réflexion sur la reconnaissance d'autres cultures puisque, à la suite de la mort de son père, Jeffrey doit immigrer au Canada et affronter les préjugés de sa tante Charlotte et de ses compagnons de classe. Le film tente également de démontrer, quoique de manière peu convaincante, comment la méditation issue des pratiques religieuses orientales peut venir à bout des problèmes les plus insurmontables. Ainsi, après s'être attiré la sympathie d'un petit groupe d'amis, Jeffrey et Charlotte échappent de justesse à l'expropriation grâce à la solidarité de leurs alliés qui acceptent de jouer le jeu de la méditation pour leur venir en aide. Vous l'aurez bien convenu: ça transpire les bonnes intentions. Néanmoins le suspense qui se développe tout au long de l'intrigue permet de maintenir l'intérêt du spectateur jusqu'à la toute fin.

Le film présente également une curiosité de taille: Paul Anka interprétant le rôle d'un abominable homme d'affaires, mégalomane à l'extrême, prêt aux pires bassesses pour *écrabouiller* la demeure de Jeffrey et Charlotte. Il faut le voir s'emporter à la manière d'un preacher

illuminé pour mieux vendre son projet de développement touristique. L'allusion au chanteur devient presque trop gênante lorsque l'on aperçoit au devant de sa voiture une plaque portant le titre *My Way*, son plus gigantesque tube ! On ne peut certes plus douter de l'esprit aventurier d'Anka. Crooner sur le déclin, la tentation du cinéma arrivait à point, à la suite des déboires des Sénateurs d'Ottawa!

Louis Goyette

ORDINARY MAGIC — **Réal.**: Giles Walker — **Scén.**: Jefferson Lewis d'après le roman de Malcolm Bosse — **Int.**: Ryan Reynolds, Glenn Headley, Paul Anka, Heath Lambert — Canada — 1993 — 104 minutes — **Dist.**: Cineplex Odéon

Doublures

Richard Prince, un photographe de trente ans, après sept années de fréquentations assidues avec Françoise, hésite à se donner dans la paternité alors que son amie se sent prête pour la grande aventure de la maternité. Il y a ce père du genre pot de colle, orphelin d'une épouse envolée qu'il chérit désespérément. Il y a aussi le rusé Bruno qui l'exploite. Richard ne sait plus où donner de sa personne. C'est alors qu'intervient la doublure. Pendant qu'il vaquera à ses hésitations, l'autre s'occupera de la blonde, du papa et du copain. Il en arrivera même à avoir trois faux jumeaux.

Doublures nous livre le portrait d'un artiste qui avance à reculons sur la voie des responsabilités. Pour ce faire, Michel Murray emprunte le sentier d'une fable aux contours fantaisistes. La morale de l'allégorie nous suggère que rien ne sert de se multiplier. L'important, c'est de s'assumer. Murray a élaboré un sujet fertile en rebondissements. Mais d'où vient que **Doublures** ne lève pas? On s'enfarge un peu trop dans une pléthore de doublures. Dans ce contexte, Richard devient comme un négatif dont on tire plusieurs photos sans relief. Pourtant, la sobriété de Luc Picard est remarquable et la vitalité de Louise Deslières s'avère impressionnante. C'est dommage.

Janick Beaulieu

DOUBLURES — **Réal.**: Michel Murray — **Scén.**:

Marcel Beaulieu, Michel Murray — **Int.:** Luc Picard, Christine Séguin, Julien Poulin, Norman Helms, Louise Deslières — Canada (Québec) — 1993 — 86 minutes — **Dist.:** Office national du film.

Wrestling Ernest Hemingway

Si dans *Children of a Lesser God* (Les Enfants du silence), Randa Haines montrait l'amour comme facteur de guérison et d'ouverture au monde, dans *Wrestling Ernest Hemingway*, elle préconise l'amitié comme unique refuge avant le dernier départ vers l'inconnu.

Frank et Walt sont deux retraités. Le premier, ancien marin irlandais, noie ses jours dans l'alcool, espérant le retour d'un fils qui ne viendra jamais. Le second, ex-coiffeur cubain, passe son temps à faire des mots croisés. Deux êtres aux antipodes l'un de l'autre que leur solitude commune va unir pour le meilleur et pour le pire.



Robert Duvall et Richard Harris

Autour de ces deux personnages, assez originaux pour être intéressants, une faune de petites gens qui ne font que passer dans leur vie, comme la jeune serveuse d'un petit café qui décidera de partir avec son petit ami vers un avenir, elle espère, plus prometteur, et la gérante du motel où loge Frank, une femme forte qui ne croit plus à ce qu'on lui raconte depuis qu'elle est devenue veuve.

Comme c'était le cas dans *The Doctor*, le regard de la réalisatrice est dépourvu d'agressivité malgré les conflits internes qui tenaillent les protagonistes, comme la peur d'une mort prochaine et l'immense désillusion de ne pas avoir complètement réussi sa vie.

Nous sommes donc devant un film grave, dramatique, mais en même temps illustré avec un calme qui n'a d'égal que la tendresse avec laquelle la cinéaste filme ses comédiens. Dans le rôle de Frank,

Richard Harris incarne la vieillesse avec un mélange de désinvolture, de maturité et de naïveté retrouvée. Le personnage de Walt, tenu par Robert Duvall, se montre magnanime, réconcilié avec la vie. Et pour Randa Haines, *Wrestling Ernest Hemingway* demeure une intelligente et touchante réflexion sur l'inexorable vieillesse, confirmant une fois de plus l'humanité de sa démarche.

Élie Castiel

P.-S. — Le nom du célèbre écrivain américain dans le titre du film correspond à une anecdote racontée par le personnage de Frank, à savoir que, dans sa jeunesse, il aurait provoqué Ernest Hemingway à un combat de boxe. Et qu'en plus, il en serait sorti vainqueur.

WRESTLING ERNEST HEMINGWAY (J'ai connu Hemingway) — **Réal.:** Randa Haines — **Scén.:** Steve Conrad — **Int.:** Robert Duvall, Richard Harris, Shirley Maclaine, Sandra Bullock, Piper Laurie — États-Unis — 1993 — 122 minutes — **Dist.:** Warner Bros.

The Saint of Fort Washington

Passé subrepticement à Montréal, une seule semaine, sans aucun battage publicitaire et dans une salle où l'on avait décidé de ne plus projeter d'exclusivités, le film de Tim Hunter (à qui l'on doit l'inoubliable *River's Edge*) avait été montré au Festival de Toronto, puis à New York. Les réactions avaient certes été mitigées dans les deux cas; il est vrai qu'il est déjà difficile de promouvoir en grande pompe un film qui traite des sans-abri. Cependant, grâce à deux acteurs exceptionnels (Matt Dillon et Danny Glover), l'émotion passe et le sentimentalisme bon marché parvient à occuper une place négligeable dans cette histoire d'amitié, de fierté et de compassion. Glover, en vétéran du Viêt-nam qui enseigne à Dillon les rudiments de la vie dans les rues et les moyens de survivre, compose un personnage particulièrement attachant: c'est un acteur tout en regards, dont les silences sont tout aussi significatifs que les répliques parfois percutantes qu'on lui fait dire. Quel plaisir de le voir sans son compagnon Mel Gibson et sans armes fatales à portée de la main! Les symboles sont nombreux dans ce film qui parvient facilement à vous arracher pas mal de larmes (mission que

semblent également s'être donnée les réalisateurs des récents *Philadelphia* et *Shadowlands*). Pour ces personnages profonds, perdus dans la grande ville, il n'y a sans doute pas d'espoir (les photos que Matt Dillon fait avec une caméra sans pellicule), mais l'espérance est cependant là, quelque part.

Maurice Elia

THE SAINT OF FORT WASHINGTON (Le Saint de Manhattan) — **Réal.:** Tim Hunter — **Scén.:** Lyle Kessler — **Int.:** Matt Dillon, Danny Glover, Rick Aviles, Nina Siemaszko, Ving Rhames, Joe Seneca — États-Unis — 1993 — 110 minutes — **Dist.:** Warner Bros.

Intersection

On fait à peine mention de Jean-Loup Dabadie et Claude Sautet (et d'ailleurs uniquement dans le générique final) dans ce remake ennuyeux des *Choses de la vie*. Et c'est peut-être mieux ainsi. Car *Intersection*, par le déroulement de ses séquences et la somnolence indolente de ses personnages, n'a finalement rien à voir avec l'original, riche et complexe étude sur la vanité et la fragilité des choses humaines. Inutile ici de mentionner les ressemblances entre les deux films. Elles sont légion. Et côté qualité, en comparaison, *Point of No Return* (remake de *Nikita*) passe pour un des chefs-d'oeuvre du remake façon Hollywood.

Donc, on nous sert Richard Gere, séparé de Sharon Stone, amoureux de Lolita Davidovich, et se raccrochant à des bribes de souvenirs à la suite de l'accident dont il est victime à un carrefour sur une route de campagne. Alors que ces pensées ultimes devraient justement apparaître dérisoires (car telles sont les choses de la vie lorsqu'on est au seuil de la mort), elles semblent vouloir se charger d'une signification puissante, grâce à une série de retours en arrière maladroits et mal agencés.

Et si Richard Gere parvient à tirer son épingle du jeu grâce, il faut le dire, à une seule scène (devant le vieux monsieur et sa petite-fille dans un coin perdu), Sharon Stone ressemble, film après film et de plus en plus, à son nom, et Lolita Davidovich essaie en vain de défendre son prénom. Quelle pitié!

Maurice Elia